

# Génération

---

**Plus qu'une simple interview, une rencontre avec quelques-uns des fondateurs de La Revue Nouvelle. Parce que certaines préoccupations ont traversé le temps, que d'autres surgissent. Une manière, en se tournant vers ses origines, de mieux comprendre le cheminement de la revue, de mieux répondre, peut-être, à certaines questions nouvelles nées de la turbulence de cette fin de siècle. Une façon, aussi, de faire rebondir les idées, les convictions. Comme un fil entre générations, grande et petites histoires tissent la trame, malgré les obstacles de toute nature, d'une aventure qui reste avant tout collective et passionnée**

---

RENCONTRE ENTRE JEAN DELFOSSE<sup>1</sup>, JEAN JADOT<sup>2</sup>, ANDRÉ MOLITOR<sup>3</sup> ET ALBERT BASTENIER,  
SOPHIE CROWET, THÉO HACHEZ, JOËLLE KWASCHIN

Sophie Crowet : Que pouvait signifier, dans la période de l'immédiat après-guerre, de travailler dans une revue ?

Jean Delfosse : Il faut rappeler d'abord que *La Revue Nouvelle* n'est pas partie de rien. Elle est l'héritière de *La Cité chrétienne*<sup>4</sup>...

André Molitor : Nous sommes les trois de *La Cité chrétienne* à qui Jacques Leclercq a demandé, séparément d'ailleurs, de reprendre le flambeau. Il nous a dit : « J'ai cinquante ans, je suis trop vieux... » Il nous répétait chaque fois qu'à cinquante ans, on ne pouvait plus rien faire... Il a dit littéralement qu'il nous fallait reprendre le fonds de commerce — pas le fonds de commerce matériel ; il n'y avait rien du tout — mais le fonds de commerce intellectuel. « Il faut faire autre chose... » Il l'a dit à Mgr Jadot aussi...

Jean Jadot : Il m'en a parlé très tôt, en 1941 déjà.

André Molitor : Alors, nous avons commencé à réfléchir à l'affaire. D'autres que nous réfléchissaient et allaient dans la même direction. J'ai reçu un jour la visite d'Arthur Gilson en 1943. Il m'a dit : « Nous sommes en train de préparer quelque chose, probablement en liaison avec le Parti catholique qui renaît de ses cendres ; veux-tu marcher avec nous ? » J'ai refusé, disant que de notre côté, nous préparions également quelque chose et que nous ne voulions pas être attachés à un parti. C'est comme cela qu'il y a eu *La Relève* et *La Revue Nouvelle*. Alors, nous avons cherché un éditeur et nous avons trouvé Casterman. Le contrat que nous avons passé était, au fond, assez avantageux pour nous — en tout cas pour les intellectuels qui s'occupaient de *La Revue Nouvelle*. Casterman prenait en charge la gestion, l'administration et le risque financier. En contrepartie, il nous demandait un certain nombre de choses, notamment d'être « bien catholique » si j'ose dire. Nous avons alors pensé à choisir quelques amis pour assurer la direction de la revue...

CINQUANTE ANS, REBONDIR

Jena Jadot : J'ai rencontré régulièrement à l'époque plusieurs ecclésiastiques, dont on ne parle plus aujourd'hui. L'un c'était Albert Ryckmans, l'autre Mgr Mampaey, directeur de l'Action catholique féminine. Tous les deux des amis de Jacques Leclercq, dans des sens un peu différents... Ryckmans insistait sur la nécessité, du point de vue pastoral, de revivifier la paroisse qu'il entendait un peu comme l'on entend aujourd'hui la « chrétienté de base ». Il voulait sortir de la paroisse au sens purement juridique et administratif du terme et revenir vraiment à une communauté. Cela allait de pair avec une méfiance à l'égard de ce que l'on avait appelé avant-guerre l'« Action catholique spécialisée »...

**DE LA CITÉ CHRÉTIENNE  
AUX CHRÉTIENS DANS LA CITÉ**

Théo Hachez : Parlons un peu de cette atmosphère de préparation, dans la période de l'après-guerre. Il y avait une rupture et donc, toute une série de projets, qui avaient muris sous l'occupation et déjà dans les années trente, pouvaient émerger à la faveur de cette rupture-là...

Jean Jadot : C'est à nuancer, dans le sens où nous avons un souci de fidélité, de continuité, en même temps qu'une volonté de porter une attention particulière aux problèmes qui allaient se poser.

André Molitor : Je nuancerais moi aussi... La Cité chrétienne était d'abord une revue très cléricale, et puis, son titre même — qui était d'ailleurs extrêmement équivoque — partait de l'idée de refaire une cité unanimement chrétienne. Mais cela a évolué et à la veille de la guerre, Jacques Leclercq avait abandonné en partie cette idée. Nous ressentions, en tout cas les laïques, qu'il n'était pas question de repartir dans l'idée d'une cité chrétienne mais dans celle de présence de chrétiens au monde. C'est cela, je crois, qui fut à la fois la continuité et la rupture. Nous considérions que nous étions dans un monde pluraliste et que notre position (en tant que chrétiens) allait devoir être très différente.

Jena Jadot : Nuance pour nuance, j'ajouterais que nous avons un certain souci de diminuer, pour ne pas dire supprimer, l'influence épiscopale sur le cours des événements politiques.

André Molitor : Dans la mesure où c'était encore possible à l'époque... Par contre, ce qui était assez frappant par rapport à aujourd'hui par exemple, c'est que le nombre d'ecclésiastiques au sein de La Revue Nouvelle, non seulement collaborateurs mais aussi membres du comité de direction, était élevé...

Jean Jadot : Avec un titre comme La Cité chrétienne, nous étions en butte aux reproches des évêques chaque fois que La Cité Chrétienne prenait des positions un peu en marge de celle de l'Église — ce fut le cas lors de la publication d'articles sur la guerre d'Espagne. Or, nous voulions faire une revue qui se sente indépendante vis-à-vis de l'institution catholique...

## CINQUANTE ANS, REBONDIR

André Molitor : Nous voulions, en même temps, faire une revue d'intérêt général, et non une revue où prédomineraient les sujets d'ordre religieux comme c'était le cas pour La Cité chrétienne. Nous voulions être ouverts à tous les sujets, dans tous les domaines que je qualifierais de « séculiers ».

Jean Delfosse : Dans mon souvenir, l'appellation Revue Nouvelle est née de Casterman.

André Molitor : C'est-à-dire qu'on a pataugé pendant des mois pour trouver un titre... Alors Louis Casterman m'a dit un jour : « Pourquoi pas simplement Revue Nouvelle ? »

### SUCCÈS ET POLÉMIQUES

André Molitor : Nous avons préparé la revue longtemps avant, ce qui fait que nous avons eu la chance et la possibilité de démarrer très rapidement... Il faut bien dire que les circonstances de la Libération étaient très difficiles pour une publication, et il y avait, notamment, une pénurie de papier. Il était donc très compliqué d'obtenir les autorisations pour sortir une revue, qui à l'origine était d'ailleurs une revue de quinzaine... Nous avons heureusement parmi nos amis William Ugeux, grand résistant, qui était alors chef du Service d'information du gouvernement. Grâce à lui on a obtenu le papier nécessaire pour que la revue commence. Et elle a commencé le premier février 1945. Du même coup, elle a été la première revue belge à reparaitre et nous avons eu cinq mille abonnés pendant la première année...

Jean Delfosse. : Sept mille ! Le premier tirage a été de trois mille cinq cents exemplaires, et nous avons envoyé d'office un exemplaire à tous les anciens abonnés de La Cité chrétienne. Sa publication avait été interrompue le 10 mai 1940, et les gens avaient payé pour toute l'année 1940. Alors, nous leur devons de l'argent... On a dû retirer tout de suite trois mille cinq cents exemplaires... La pénurie de papier dont parlait André tout à l'heure a été en fait plutôt un bénéfice pour La Revue Nouvelle. Il faut savoir qu'à l'époque les journaux n'avaient que deux pages ; il n'y avait pas grand-chose à lire. La télévision n'existait pas. Les gens sortaient encore assez peu. Ils avaient le temps de lire et les revues spécialisées n'avaient pas encore fait leur apparition...

André Molitor : Le nombre d'abonnés est évidemment vite retombé à partir de 1946...

Jean Delfosse. : Nous avons beaucoup d'ecclésiastiques parmi nos lecteurs ; c'est avec eux qu'on a eu le plus d'ennuis. Mais c'est arrivé beaucoup plus tard lorsqu'on a abordé la question scolaire ; l'on n'a pas adopté la position traditionnelle et l'on s'est permis de critiquer l'enseignement libre... On a eu quelques trois cents désabonnements d'un seul coup.

André Molitor : Ce fut la même chose pour Léopold III et la question royale... Lorsque nous n'avons pas pris position immédiatement et inconditionnellement pour Léopold III...

CINQUANTE ANS, REBONDIR

Jean Delfosse : La Revue Nouvelle a essayé d'être nuancée et a souligné que le problème de Léopold III n'était pas un problème religieux contrairement à la thèse défendue par la majorité des catholiques.

André Molitor : Oui, et nous avons dû dire à un moment donné que nous n'étions pas d'accord entre nous.

Jean Delfosse : Oui, c'est cela. Nous étions divisés sur cette question.

André Molitor : Nous demandions en fait une consultation populaire...

Jean Delfosse : Et puis il y a eu l'affaire de l'U.D.B (Union démocratique belge) qui fut en quelque sorte une « première »...

Jean Jadot : Pour beaucoup de gens, cette affaire nous a classés dans une catégorie...

Jean Delfosse : Nous avons eu, il faut quand même le dire, une condamnation officielle du cardinal Van Roey... Il faut savoir ce qu'était l'influence que La Libre Belgique exerçait alors sur toute la bourgeoisie catholique de Belgique à l'issue de la guerre... La Libre Belgique n'a jamais parlé de La Revue Nouvelle, sauf cette fois-là, quand on a reçu un « coup de crosse » du cardinal... Sinon elle ne nous citait jamais ou alors par allusion, sans donner de nom, parlant d'« un mensuel progressiste ». C'est assez important je crois, parce qu'il me semble que ce genre d'atmosphère n'existe plus aujourd'hui...

André Molitor : C'est en 1946 que nous avons pris position à propos des divers partis dans des articles successifs. Nous avons affirmé être contents qu'il existe enfin un choix possible pour les catholiques entre deux partis, ce qui avant n'était pas concevable. C'est donc là-dessus que le cardinal a réagi.

Jean Jadot : Avant cela, je passe un jour par hasard à l'Archevêché de Malines. À la porte je tombe sur le cardinal Van Roey qui partait en voiture. Il en sort rapidement et m'entraîne dans un petit bureau. « Écoutez, me dit-il, vous êtes à La Revue Nouvelle. Sa position en politique est inadmissible. Il faut que cela cesse ». Il était catégorique. Je lui ai répondu que je n'étais pas seul à La Revue Nouvelle et que c'était aux rédacteurs laïcs qu'il fallait parler. Il n'était pas content du tout. Manifestement, il ne souhaitait pas rencontrer les dirigeants de la revue.

André Molitor : C'est alors qu'il a fait une déclaration publique qualifiant les articles d'« inopportuns »...

Jean Delfosse : Alors, André, tu as écrit aux évêques, nous avons signé la lettre à deux, je crois... On l'a envoyée à tous les évêques pour les informer de la position du cardinal et on a reçu de quelques réponses : de l'évêque de Tournai, Mgr Carton de Wiart, d'abord, nous disant qu'il n'y avait pour lui aucune crosse dans son diocèse, de l'évêque de Liège, Mgr Kerkhofs, qui nous a également encouragés... La réponse de l'évêque de Namur, Mgr Charrue, était un peu plus alambiquée; il ne voulait pas prendre ses distances avec le cardinal... Les évêques de Bruges et de Gand n'ont pas répondu. Tout cela donne une petite idée de l'attitude de l'épiscopat belge à l'époque.

## CINQUANTE ANS, REBONDIR

Théo Hachez : Pour revenir à cette époque-là, indépendamment du fait qu'il y avait des ecclésiastiques assortis de laïcs au sein de La Revue Nouvelle, y avait-il également un « effet de génération », étiez-vous tous plus ou moins du même âge, quel était le profil général des membres du comité ?

André Molitor : Grosso modo, nous avions tous entre trente et quarante ans, seul le chanoine Vieujean était plus âgé que les autres.

Albert Bastenier : Vous parlez d'une revue d'intérêt général ; parmi les laïcs de la revue, quelles étaient les catégories socio-professionnelles, les centres d'intérêt des uns et des autres ?

André Molitor : Il faudrait d'abord parler des hommes — il n'y avait pas encore de femmes à l'époque — qui ont fait partie du comité de direction, du noyau... Jean, tu t'en rappelles peut-être mieux que moi...

Jean Delfosse : Il y avait William Ugeux, qui s'occupait d'une chronique internationale. À posteriori, je dirais qu'il était peut-être un peu trop influencé par la presse américaine, mais ses chroniques étaient remarquablement faites. Il y avait le père de Soignies remplacé plus tard par le père Mertens, sociologue de formation. Il y avait Marcel Laloire qui traitait les problèmes sociaux, Conrad van der Bruggen...

André Molitor : C'était là le petit noyau de départ...

Jean Delfosse : Tous ces renseignements sont sur les couvertures ; on ne les trouve malheureusement pas dans les collections reliées. Pour retrouver les compositions successives des différents comités, il peut être intéressant de consulter le dossier qu'a fait Marc Delepeleire pour le vingt-cinquième anniversaire de La Revue Nouvelle. En fait, au départ de la revue, j'étais le seul appointé, avec le titre d'abord de secrétaire de rédaction, puis celui de rédacteur en chef ; nous nous étions dit que lorsque la revue recevait des invitations, le titre de rédacteur en chef « faisait plus chic », sinon entre nous, on s'en fichait...

André Molitor : Au début, il y avait seulement un comité de direction, et puis nous avons constaté que beaucoup de membres ne venaient pas aux réunions parce que c'était trop compliqué de se libérer. Alors nous avons, pour une question de vitalité, dédoublé ce comité. Le comité de direction ne se réunissait plus dès lors que pour les questions importantes, et on a mis en place un comité de rédaction qui s'occupait des aspects « matériels » et « faisait » la revue. Vis-à-vis de Casterman, le comité de direction était le garant.

Jean Delfosse : Parmi nos collaborateurs, certains n'écrivaient pas que pour la revue. D'autres gagnaient leur vie en écrivant et nous avons un accord avec Casterman pour les payer cent francs la page... Mais pour tous c'était un investissement considérable et pratiquement toujours bénévole.

### LIGNE CLAIRE

Albert Bastenier : Vous avez fait allusion tout à l'heure à une non-unanimité entre vous dans le comité, à certains moments. Jusqu'à quel point allaient les dissensions, y avait-il des tensions ? Peut-on dire qu'il y avait une ligne relativement claire qui aurait été la ligne de pensée de la revue... Comment se posaient ces problèmes-là ?

CINQUANTE ANS, REBONDIR

André Molitor: D'abord, il y avait une ligne générale qui était, je dirais, une ligne chrétienne de gauche, avec des nuances...

Albert Bastenier: Je vous pose la question, parce que évidemment, aujourd'hui, le débat existe de nouveau entre nous: est-ce qu'il y a une ligne générale de La Revue Nouvelle, comment la définir, y a-t-il des coordonnées idéologiques et religieuses claires?... Or tout cela n'est pas clair...

André Molitor: Il y avait une ligne nettement catholique. Pour cela, il faudrait relire le papier de départ. Puis il y a aussi le papier écrit par Jean Delfosse à l'occasion du dixième anniversaire où il a défini la politique générale de la revue pour le passé et pour l'avenir. Bien sûr, pour répondre à la question précédente, il y a eu de nombreuses discussions, où l'on se battait parfois comme des chiens, mais dans l'ensemble on finissait par avoir des consensus et il n'y a que peu de cas importants où il y a eu désaccord. Le seul véritable désaccord que nous avons volontairement rendu public, c'est au sujet de la question royale. Parce que certains disaient que le roi devait partir, d'autres qu'il devait rester... Fallait-il faire « sauter » la revue pour cela? C'était le choix qui se posait à nous. Ou bien la revue disparaissait, ou bien on disait que nous n'étions pas d'accord entre nous. Et d'ailleurs, il fallait donner la parole au peuple d'abord... Jean, te rappelles-tu d'autres moments où nous n'étions pas d'accord?

Jean Delfosse: On parlait tout à l'heure de l'U.D.B... Du point de vue politique, la ligne de départ de La Revue Nouvelle, c'était de décléricaliser, déconfectionnaliser la politique. Et si nous prenions position contre les socialistes ou les libéraux, c'est qu'ils restaient carrément attachés au laïcisme... On peut dire, par exemple, qu'à travers toute la guerre scolaire, sans adopter les slogans des défenseurs de l'école catholique, nous avons toujours défendu le droit de choisir l'enseignement libre et nous avons toujours critiqué les politiques de Collard et autres qui avaient comme objectif déclaré d'écraser l'école catholique. Mais nous gardions cette inspiration de déconfectionnalisation... Et c'est dans cette logique qu'il n'y a pas si longtemps, quelques amis ont pris position pour l'école pluraliste...

Sophie Crowet: Aviez-vous le sentiment d'être isolés intellectuellement?

André Molitor: Au contraire, nous avons l'impression de trouver pour la revue un confort important, dans le sens d'« être réconforté »...

Jean Delfosse: D'ailleurs nous avons des antennes à Louvain, à Namur, à Liège avec des gens comme Léon-Ernest Halquin, Pierre Harmel... La Revue Nouvelle attirait ce qu'il y avait comme lieux de « fermentation » de la pensée chrétienne.

Jean Jadot: Nous n'avons jamais eu l'impression d'être marginalisés.

Jean Delfosse: Non, jamais. On avait quand même des bagarres avec le monde catholique sur le problème linguistique. Nous avons notamment essayé de faire comprendre les revendications flamandes et dans beaucoup de milieux catholiques, c'était très mal vu du côté francophone et parfois considéré comme insuffisant par les milieux flamands. Du point de vue politique, nous avons attaqué les grosses questions nationales qui se posaient à l'époque...

## CINQUANTE ANS, REBONDIR

André Molitor : Nous avons alors des rapports très étroits avec les Cahiers socialistes... Évidemment ils étaient marginaux par rapport au parti...

Jean Delfosse. : C'est justement le problème face auquel nous nous sommes trouvés ; il y avait dans le monde non catholique, un certain nombre de gens qui se réjouissaient de La Revue Nouvelle, la trouvait très « buvable » et auraient voulu une collaboration plus nette... Avec les Cahiers socialistes par exemple, nous tenions des réunions tous les mois, mais le président du parti socialiste à l'époque a interdit leur revue parce qu'il était contre les tendances à l'intérieur du parti.

Jean Jadot : Dans le milieu catholique, la grosse différence avec 1940 et les années qui précédaient est que l'opinion catholique qui ne partageait pas nos idées avait alors son organe d'expression, La Revue catholique des idées et des faits. Elle avait très peu d'influence...

Jean Delfosse. : Il y a eu une série de revues qui n'ont pas tenu ; les Dominicains ont essayé de faire une revue qui s'appelait Tendances, si je ne m'abuse, qui s'adressait au même type de public que nous...

### PRÉCÉDER

Théo Hachez : Le fait que vous vous affirmiez catholiques et qu'en même temps vous revendiquiez une décléricalisation de la vie publique n'a-t-il pas été perçu, à l'intérieur comme à l'extérieur comme une attitude paradoxale, est-ce que cela vous a posé des problèmes ?

André Molitor : C'était assez nouveau évidemment. Mais je crois que cela répondait aux idées d'un certain nombre de gens qui n'osaient pas beaucoup les exprimer.

Théo Hachez : Vous aviez de l'avance sur les conceptions acceptables à ce moment-là...

Jean Jadot : Sur les conceptions reçues, oui...

Jean Delfosse. : Disons que l'on a toujours cherché à garder le contact avec le monde catholique tout en ayant un regard critique, en prenant une certaine distance. Mais nous étions convaincus que rompre, c'était ne plus avoir d'influence et que donc c'était plutôt néfaste pour le rôle que l'on voulait jouer.

André Molitor : Je suis parti en 1961, et jusqu'à cette époque, nous avons travaillé dans ce sens-là. Après, la revue a pris un sens un peu différent...

Jean Jadot. : En fait, on peut dire que le dialogue était notre souci central, nous n'avons jamais exclu une parole.

Sophie Crowet : Avez-vous le sentiment d'avoir été en rupture par rapport à votre milieu ou au contraire d'avoir été « mis sur la vague » ? Pensez-vous avoir été courageux ?

André Molitor : Avoir été courageux... ce n'est pas à nous de répondre... En tout cas, je ne parlerais pas d'une rupture mais d'une distance par rapport à notre milieu.

CINQUANTE ANS, REBONDIR

Jean Jadot: Je parlerais du sentiment de précéder...

André Molitor: Oui, c'est cela. Par exemple, entre 1950 et 1960, nous avons à maintes reprises pris dans le domaine religieux des positions qui préfiguraient Vatican II.

Jean Jadot: Pas tellement de pousser en avant, mais de tirer en avant. La revue s'est vite rendue compte que la manière de faire de l'Église, pas seulement en politique mais aussi sur le plan proprement religieux, était à revoir. Et nous n'étions pas les seuls... Très vite nous avons pris sur le plan des activités pastorales, de la réflexion théologique et aussi sur celui de la vie morale, des attitudes de pointe, évitant d'être offensants, mais quand même en montrant qu'il y avait des problèmes qui se posaient...

Jean Delfosse: Tous les gens qui avaient une idée neuve et faisaient un effort de renouvellement, qui voulaient que ces idées aient un retentissement s'adressaient à nous. Tout le renouveau liturgique venant de la base, par exemple, a été en partie répercuté par La Revue Nouvelle.

Albert Bastenier: Et sur les affaires de la décolonisation du Congo, comment La Revue Nouvelle est-elle entrée en contact avec Van Bilsen ?

Jean Delfosse: Quand il est parti au Congo, il représentait l'agence Belga. Nous lui avons demandé d'envoyer des papiers. Alors, quand les premiers étudiants congolais sont venus en Belgique, en 1954 si je me rappelle bien, ils ont été très déçus à Louvain ; parce qu'ils avaient, par certains côtés, une maturité beaucoup plus grande que les autres étudiants. Ils ont donc eu l'impression de se retrouver avec des collégiens... Ils ont demandé à Jacques Lefèvre, que nous connaissions et qui était fonctionnaire au ministère des Colonies, de rencontrer des gens comme Van Bilsen et Guy Malengreau... Nous avons créé alors un cercle d'étude où se réunissaient tous ces étudiants congolais pour discuter de l'avenir de leur pays...

Jean Jadot: Les articles sur le Congo nous ont valu beaucoup d'inimitiés parce que l'opinion publique belge était très fière du Congo...

Jean Delfosse.: Sauf dans le monde missionnaire... En 1954, comme disait le père Bosmans, « heureusement que Buisseret est devenu ministre des Colonies ». Ce ministère avait toujours été aux mains des catholiques ; alors Buisseret, lorsqu'il est devenu ministre, n'avait qu'une idée : agir au Congo comme en Belgique, notamment développer un enseignement officiel et anticlérical et donc brimer toutes les œuvres catholiques. Cela a permis aux missions congolaises et à l'Église congolaise de prendre des distances vis-à-vis de l'État belge. Le père Bosmans considérait que le passage de Buisseret était providentiel, car c'est lui qui a provoqué cette prise de distance avec le système colonial.

Théo Hachez: Que faisaient les laïcs de La Revue Nouvelle dans le « civil » ?

André Molitor: C'était principalement des enseignants et des gens qui travaillaient dans le service public...

Jean Delfosse.: Oui, il y avait pas mal de profs... Les gens qui écrivaient dans La Revue Nouvelle avaient déjà leur situation ; cela les distinguait...



CINQUANTE ANS, REBONDIR

Albert Bastenier: La Revue Nouvelle avait-elle des liens, non de collaboration, mais d'« audition » au sein du Mouvement ouvrier chrétien ?

Jean Delfosse.: Concernant la fondation de la revue, nous n'avons pas parlé du jésuite qui était présent parmi nous — le père Philippe De Soignies — ; il était l'aumônier des équipes populaires...

Jean Jadot: On avait beaucoup de relations avec les gens du monde ouvrier chrétien...

Jean Delfosse.: Nous avons eu tout un temps Jules-Gérard Libois à nos côtés ; à l'époque où nous avons fondé La Revue Nouvelle, lui avait créé une antenne de Témoignage chrétien en Belgique. C'est à ce titre-là que nous sommes entrés en contact avec lui... Quand il a abandonné Témoignage chrétien, nous lui avons demandé de faire la chronique politique dans La Revue Nouvelle. C'était vers la fin des années cinquante. Disons un petit principe général : pouvaient écrire dans la revue, ceux qui avaient envie d'écrire, parce que — aussi — l'on cherchait des gens qui acceptaient d'écrire... François Persoons a également collaboré avec la revue, pour la chronique politique... Charles-Ferdinand Nothomb dans sa jeunesse... Jean Fosty aussi. Lui, on le payait parce qu'il gagnait sa vie comme journaliste ; il était correspondant d'un journal luxembourgeois, le Lûxemburger Wort.

Albert Bastenier: À partir de conversations que j'ai eues avec toi, Jean, tu insistais beaucoup sur la fonction pédagogique que devaient avoir les articles que l'on écrivait, nous disant que l'on devait partir du principe que les gens connaissent peu de choses au thème que l'on a traité... Avez-vous le sentiment avec La Revue Nouvelle de jouer davantage un rôle de pédagogue pour faire évoluer une opinion publique, ou bien d'entrer dans un débat d'idées que vous vouliez stimuler ?

André Molitor: Je dirais les deux. Mais si l'on parle de La Revue Nouvelle maintenant, je dirais qu'elle était beaucoup plus lisible qu'aujourd'hui et que c'est un effort que nous faisons spontanément pour atteindre plus facilement le public.

Joëlle Kwaschin: Aviez-vous une idée de ce qu'était votre public ?

André Molitor: Nous avons fait une enquête à ce propos...

Jean Delfosse.: Disons que c'est le monde bourgeois en grande partie, des militants, beaucoup d'enseignants... Au début on avait aussi beaucoup d'ecclésiastiques... Nous étions très bien implantés en Flandre ; un tiers de nos abonnés était en Flandre, un tiers en Wallonie, un tiers à Bruxelles.

Albert Bastenier: Je voudrais revenir sur la notion de doctrine. Lorsque quelqu'un comme moi, qui suis de la génération de transition à la revue, feuillette la revue des origines, mon sentiment est qu'elle est « pétrie » de doctrine. Je la trouve plus soucieuse de rester dans une ligne doctrinale homogène qu'aujourd'hui...

André Molitor: C'est une question de terminologie. Nous tenions à rester dans une ligne doctrinale, tout en faisant des avancées progressistes. Vous cherchez davantage dans toutes les directions...

Jean Jadot: Vous donnez l'impression de ne pas parler le langage de tous les jours ; vous parlez un langage de spécialistes...

## CINQUANTE ANS, REBONDIR

André Molitor : Je crois que ce n'est pas propre à La Revue Nouvelle ; c'est un problème qui s'est développé dans tous les périodiques...

Jean Delfosse : On nous a beaucoup comparés avec Esprit... Esprit, déjà au moment de sa création, n'essayait pas d'avoir un langage « compréhensible », la plupart de ceux qui y écrivaient étaient des philosophes de profession, etc. Tandis que nous, quand on voulait parler de philosophie et de théologie, on essayait la vulgarisation... S'il faut parler de La Revue Nouvelle à l'heure actuelle, nous dirions que ses articles sont beaucoup trop techniques du point de vue rédactionnel. Je pense que nous avons plus le souci de nous faire comprendre...

Sophie Crowet : La revue était-elle un lieu de formation de l'opinion, un « centre » ?

André Molitor : Oui, pour ceux qui la fabriquaient, certainement, parce qu'il y avait là des discussions permanentes, un brassage d'idées qui formaient l'opinion des collaborateurs.

Jena Jadot : C'était extrêmement enrichissant...

Théo Hachez : C'est heureusement un élément constant...

Jean Delfosse : On avait comme politique de prier gentiment ceux qui n'apportaient plus de collaboration de se « pensionner ». On voulait que le pouvoir de la revue sur la revue appartienne à ceux qui la font. C'était le principal...

Joëlle Kwaschin : Les articles étaient-ils lus par plusieurs personnes ?

André Molitor : Ils étaient tous lus par Jean Delfosse, une bonne partie par moi, mais le principe de la double lecture, par exemple, n'existait pas.

Jean Delfosse : La plupart du temps, les articles politiques avaient été discutés avant, c'était un travail collectif...

Sophie Crowet : Quel était le rôle que pouvait jouer une revue comme celle-ci ?

André Molitor : Je crois comme on l'a dit, qu'elle jouait d'abord un rôle pédagogique. Beaucoup de gens après avoir quitté la revue, et encore aujourd'hui, me disent que cela leur a apporté de nombreux éléments d'information mais aussi de formation. Il y avait évidemment aussi un rôle de lancement d'idées.

Jean Delfosse : Nous essayions d'intéresser les gens à certains problèmes nouveaux. Quand on s'est mis à faire des chroniques de vulgarisation scientifique, l'idée de départ était que les sciences prenaient une importance de plus en plus grande dans la société et qu'il fallait habituer les gens à s'intéresser aux découvertes, à les décoder... pas nécessairement pour devenir des savants, mais pour savoir que cela existait, qu'il y avait un mouvement.

## REGARDS CROISÉS SUR LES CHANGEMENTS

André Molitor : Je crois que c'est vraiment une question de choix. Vous avez plus un rôle d'analyse approfondie des phénomènes de société, et c'est un rôle très important.

CINQUANTE ANS, REBONDIR

Théo Hachez : Effectivement, cela a considérablement évolué. Le ton de la presse d'opinion en général, par rapport à ce qu'il était il y a quarante ans, n'est plus du tout le même. L'entrée dans le débat, dans la polémique se fait de façon beaucoup plus feutrée et beaucoup plus en référence à des éléments de documentation et d'information qu'à des éléments de conviction ou de doctrine. L'évolution de la revue ne s'est pas faite indépendamment de cette évolution générale. La question de la lisibilité est aussi induite par ça, dans la mesure où, lorsqu'on est engagé, on tient mieux le lecteur en haleine...

André Molitor : Dans cette question, il y a un autre aspect : celui de l'évolution de la revue dans le domaine religieux. À mon avis, on ne peut plus lucidement dire que La Revue Nouvelle soit une revue catholique ; c'est une revue pluraliste, où écrivent des gens de diverses opinions — en majorité, semble-t-il, catholiques — mais où les problèmes religieux occupent une place nettement moins importante et sont examinés à mon avis, un peu trop exclusivement, sous un angle et avec un regard critiques et sociologiques. La question évidemment, d'une manière plus générale, c'est qu'il n'y a plus, en Belgique, de revue qui informe les laïcs des grands problèmes de l'Église.

Théo Hachez : Nous savons intuitivement que beaucoup de gens attendent que la revue remplisse cette mission-là, et on le voit lorsqu'il y a un article ou un dossier consacré à un thème religieux, les numéros « partent » mieux...

Sophie Crowet : Quel était le rapport entretenu avec les médias à l'époque ? Quel regard posez-vous sur l'effervescence médiatique actuelle ?

Jean Delfosse : Nous avons toujours entretenu de bons rapports avec les journalistes. mais nous étions classés, comme je l'ai dit. Nous avons été recensés de nombreuses fois dans les différents journaux. De même, puisque j'étais « permanent » à la revue, j'ai été invité à des masses de rencontres nationales et internationales. Nous avons des relations confraternelles avec les gens dont nous partageons le métier.

Jean Jadot : Il m'a semblé, à différentes reprises, que depuis deux ou trois ans, La Revue Nouvelle a essayé de suivre de plus près l'actualité. Je trouve cela très intéressant, mais je voudrais voir les choses traitées de manière plus légère, pas du point de vue du fond mais de la forme.

Théo Hachez : Il y a dans nos projets l'idée de nous rendre capables, à la fois sur le plan technique et sur le plan rédactionnel, de renouveler assez fort le contenu des pages du « Mois ». On s'est aperçu qu'avec des délais de publication longs, les auteurs sont peu motivés à intervenir... Tout va très vite. Je pense que nous pouvons réussir à rétrécir les délais ; plus de proximité nous rapprocherait des questions ambiantes.

André Molitor : Nous avons souvent été dépassés par l'événement aussi, à cause du rythme mensuel de la revue.

Théo Hachez : Par rapport aux quotidiens de deux pages dont vous parliez tout à l'heure, nous avons maintenant des « supermarchés », avec une série de suppléments étalés dans la semaine...

André Molitor : Je crois que l'attitude du lecteur est fondamentalement différente ; elle est en train de se rapprocher de celle du lecteur américain qui reçoit, le dimanche, un New

## CINQUANTE ANS, REBONDIR

York Times qui pèse un kilo, et qui sait résolument d'avance qu'il n'en lira pas les huit dixièmes. Il fait son choix ; c'est le propre du « supermarché ».

Albert Bastenier : C'est assez curieux, parce que les directions des grands journaux européens qui commencent à imiter cette mode, sont bien conscients de l'absurdité ; mais ils disent que ne pas le faire, c'est perdre du lectorat.

Théo Hachez : Je pense que cela répond à deux mouvements : l'un qui relève vraiment du marketing pur, dans ce sens où tous les suppléments sont autonomes, par le biais de publicités rédactionnelles ou autres. Puis, il y a le fait que par rapport au public central que représentent les médias audiovisuels, le reste constitue une série de petites niches plus ou moins spécialisées, que seule la presse écrite peut satisfaire.

Albert Bastenier : Cela pose quand même la question du lectorat de la revue, dans la mesure où il est difficile de définir le créneau exact d'un mensuel, tant les gens sont noyés sous un Niagara d'imprimés...

André Molitor : Sans vouloir dramatiser, il faut dire que le mensuel, où disons : la revue telle qu'elle existe depuis le début du dix-neuvième siècle, a connu sa grande époque dans la seconde moitié du dix-neuvième, et depuis lors, elle cherche sa voie à travers toutes les nouveautés médiatiques, et aussi — il faut le dire — sa voie financière.

Jean Jadot : Beaucoup d'usagers, certainement, cherchent leur voie de même...

Joëlle Kwaschin : On se prend presque à rêver à l'époque où un article suscitait une vague de désabonnement. On a l'impression, aujourd'hui, que quoi que l'on écrive, cela ne suscite plus de réaction. Le courrier des lecteurs est rare...

Jean Delfosse : Le Belge écrit peu, réagit peu. Nous n'avions pas beaucoup de lettres non plus. Des coups de téléphone, oui, ou des gens qui à l'occasion, quand on les rencontrait, faisaient des critiques... Je pense que cela tient à l'éducation que l'on a. Les Français écrivent plus facilement...

Joëlle Kwaschin : Indépendamment des lecteurs, j'ai l'impression qu'il n'y a plus beaucoup de débat...

André Molitor : Il faut situer cela dans un contexte plus large, celui de la relation qu'entretiennent les médias entre eux. De l'hebdomadaire au quotidien, en passant par la radio et la télévision, les gens sont submergés...

Théo Hachez : Sur le plan belge, on voit que le pluralisme ne peut plus être assuré dans les hebdomadaires parce que leur mode de financement actuel exige de telles recettes publicitaires qu'il n'y a la place que pour un seul hebdo. Le phénomène a été si puissant que celui qui reste a racheté tous les autres progressivement, pas tellement parce que ça représentait un intérêt en soi — toutes ces entreprises étaient déficitaires — mais pour éviter la concurrence.

Sophie Crowet : Vous avez connu, à l'époque de la création de la revue, un climat de reconstruction. Aujourd'hui, nous connaissons une atmosphère de crises. Quelles sont les « impressions d'époque » dont vous voudriez nous faire part ?

CINQUANTE ANS, REBONDIR

André Molitor : Il est évident qu'en 1945, nous vivions dans ce climat de reconstruction qui nous a portés dans une certaine mesure. Quand la guerre a été finie, il fallait reconstruire, rebâtir.

Jean Delfosse : Il ne fallait pas que l'« ancien régime » reprenne. Il fallait penser la politique, la réforme sociale... tandis que maintenant il s'agit des problèmes de chômage, des exclus...

André Molitor : Il y a aujourd'hui une telle impression d'incertitude générale, pas seulement au niveau national, mais à l'échelle mondiale, que je conçois que les gens éprouvent des difficultés à jouer un rôle prospectif.

Jean Delfosse : Une petite suggestion... Nous avons très tôt milité pour l'Union européenne. Là il y a une piste de recherche urgente. J'ai l'impression qu'il n'y a pas moyen de résoudre les problèmes d'exclusion et de chômage si l'on ne travaille pas au niveau européen. Donc, il faut se battre pour qu'il y ait des réformes institutionnelles qui fassent que l'Union européenne ait un pouvoir réel.

Théo Hachez : Même dans cette approche de l'Europe, on a toujours l'impression — et c'est cela qui exprime le mieux l'idée de crises — que l'on est dans une logique défensive, c'est-à-dire que l'on va lutter contre le chômage, contre l'exclusion, contre une série de choses que nous estimons être des dégradations du système antérieur. Ce qui différencie peut-être le plus cette époque-ci d'il y a cinquante ans, c'est qu'il y avait quand même une fenêtre à ce moment-là pour exprimer des volontés dynamiques, de rupture par rapport à un passé. Aujourd'hui, nous sommes plutôt à creuser dans le modèle antérieur ce qui pourrait nous guérir des maux actuels.

Jean Jadot : Il y avait non seulement des fenêtres, mais en plus elles devenaient des portes si je puis dire. Moi j'aimerais voir revenir le règne de l'utopie. Je pense cela impossible maintenant, mais on peut quand même rêver.

Théo Hachez : C'est ce qu'on pense devoir être le thème du numéro spécial cinquantenaire. C'est un numéro que l'on veut prospectif, mais pas de manière mécanique prévoyant ce que l'on fera en 2020 avec les pensions, non, dans des termes disons... « normatifs »... Sur le plan de la politique belge, on a évoqué les problèmes en termes d'objectifs, pas en termes de moyens nécessaires pour faire cette politique. La question devient alors « Comment faire ? » parce que l'on se trouve devant un véritable déficit de participation politique...

Albert Bastenier : J'ai été fort impressionné par l'enquête européenne sur les valeurs qui se fait tous les dix ans. Les valeurs qui atteignent des « sommets » de 80 à 90 % de préférence, sont celles de la famille, des amis et des loisirs qui sont vus comme les « lieux » de l'expression libre possible. Puis vient le travail, considéré comme la source des moyens pour pouvoir avoir des loisirs, etc., ensuite l'intérêt pour la religion et enfin, en dernier lieu, l'intérêt pour la politique... Ce classement en queue de peloton de la religion et de la politique, s'explique par le fait qu'il est extrêmement difficile de faire apparaître ces deux domaines autrement que sous leurs aspects purement institués, et donc comme d'épouvantables contraintes... Si l'on essayait de transposer ce thème de l'utopie dans le domaine religieux, qu'est-ce que ce serait ?

CINQUANTE ANS, REBONDIR

Jean Jadot: Pour moi, l'utopie serait de rêver d'un christianisme où l'institution serait beaucoup moins pesante et où la relation personnelle avec le Dieu de Jésus Christ serait centrale. L'utopie d'une Église désinstitutionnalisée mais plus communautaire où le renouveau du « personnel » et de l'« intime » se conjurerait avec une vraie solidarité à l'égard de tous les pauvres.

Théo Hachez: Certains interprètes de l'évolution actuelle disent que c'est l'État social tel qu'on l'a voulu à la sortie de la guerre qui a produit des individus incapables de reproduire ce type de société, instillant un tel repli sur des valeurs personnelles et privées, que maintenant la scène politique n'intéresse plus personne. Ce n'était sûrement pas un effet prévu; en tant qu'artisans de cette société-là, que répondriez-vous à ceux qui disent cela?

André Molitor: Là, je crois qu'il y a un véritable travail pédagogique à faire pour amener les gens à comprendre ce qu'est le politique.

Jean Jadot: Moi, je crois qu'il y a une place pour l'imagination...

---

Propos recueillis le 20 avril 1995 par Albert Bastenier, Sophie Crowet, Théo Hachez, Joëlle Kwaschin

Transcription: Sophie Crowet.

<sup>1</sup> Il rejoint l'équipe de la revue en septembre 1945 en tant que secrétaire de rédaction; il était jusqu'alors mobilisé. En 1949, il devient rédacteur en chef et directeur en 1961. Il quitta *La Revue Nouvelle* au cours des années quatre-vingts.

<sup>2</sup> Collaborateur de la collection « Vivre » du chanoine Jean Vieujean et de *La Cité chrétienne* du chanoine Jacques Leclecq, il fut jusqu'en 1966, et malgré sa carrière ecclésiastique, un membre du comité de direction et collaborateur assidu de la revue.

<sup>3</sup> Directeur de la revue jusqu'en 1961, il fut, pendant toutes ces années, la figure de proue incontestée de l'équipe de *La Revue Nouvelle*.

<sup>4</sup> Créée en 1926 par le chanoine Jacques Leclercq, cette revue voulait se faire l'écho de toutes les préoccupations de l'Église et défendait, entre autre, le renouveau de la vie ecclésiastique. Le dernier numéro parut le 5 mai 1940. André Molitor en avait été le rédacteur en chef avec Henry Bauchau. C'est donc autour de *La Cité chrétienne* que se constitua le noyau de la future *Revue Nouvelle*.